

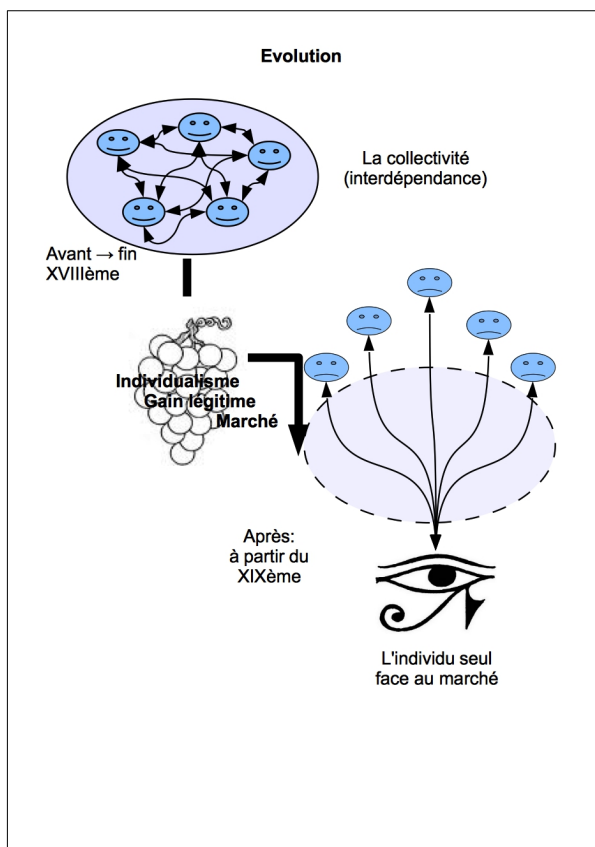
La main invisible : extraits

Extrait du chapitre « Notre représentation du système sociétal »

Notre représentation du système sociétal doit beaucoup à la définition que J.K. Galbraith donne de l'économie :

« J'emprunterai la définition d'Alfred Marshall (...). Il disait que l'économie n'est rien d'autre que l'étude de l'humanité dans la conduite de sa vie quotidienne. J'ajouterai à cela l'étude du rôle des organisations, de la manière que les hommes ont de faire appel aux grandes entreprises, aux syndicats et aux gouvernements pour satisfaire leurs besoins économiques ; l'étude des buts poursuivis par ces organisations, dans la mesure où ils s'accordent ou s'opposent à l'intérêt général. Et enfin la manière de faire prévaloir l'intérêt de la collectivité ».

Cette définition se dresse comme une charpente à laquelle on peut accrocher de nombreux domaines de recherches. Tout d'abord elle parle simplement de la réalité des sociétés humaines. Elle met en évidence que l'économie est au service des hommes et qu'elle concerne leur vie de tous les jours.



Extrait du chapitre « La rupture des Lumières changea la face du monde »

Un nouveau cadre paradigmatique

...
Les sociétés se persuadèrent également que leur bonheur résidait dans une abondance croissante de biens matériels, qu'elle était possible et que le dieu du progrès trouverait bien une astuce pour résoudre la difficulté due à la finitude des ressources. La déesse de la croissance et le dieu du progrès convolèrent ainsi en de justes noces.

Une troisième divinité vint se joindre au couple et former la nouvelle trinité référentielle : celle du marché autorégulateur. Livrée à elle-même, guidée par sa main invisible, elle garantissait une répartition et une utilisation optimales de toutes les ressources dans le système sociétal qui devinrent toutes « marchandisables ». La toute-puissance du marché était confortée par la légitimité de l'enrichissement individuel et la rationalité qu'il y avait à rechercher son intérêt personnel. L'individualisme était d'ailleurs le bon moyen pour donner à chacun la possibilité de réaliser le potentiel dont il était porteur. Le progrès, la croissance et le marché conduisirent désormais nos réflexions et nos comportements.

Mais ce faisant, le système sociétal bascula alors dans une tout autre dimension. Cette trinité paradigmatique fit le lit de l'attaque frontale de l'humanité contre les limites physiques et biologiques de la biosphère dont elle dépend.

Extrait du chapitre « La révolution néolibérale »

Les raisons d'une victoire

La révolution néolibérale prit son envol au début des années 80 du siècle dernier avec l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher en Grande-Bretagne et de Ronald Reagan aux États-Unis. Elle avait été dûment préparée et orchestrée par l'honorable société du Mont Pèlerin dont les adeptes et affidés formaient le gros des bataillons de conseillers économiques des gouvernements américains et britanniques. Ils avaient également pris les leviers du pouvoir au sein du FMI, de la Banque Mondiale et des organismes qui en dépendent ou gravitent autour. Ils dictaient l'agenda du Forum de Davos et animaient de puissants « think tanks » chargés de répandre l'Évangile néolibéral.

Son succès fut d'autant plus net que les États-providence arrivaient en bout de course.

Extrait du chapitre « La machine informationnelle »

Prisonniers de l'offre

...

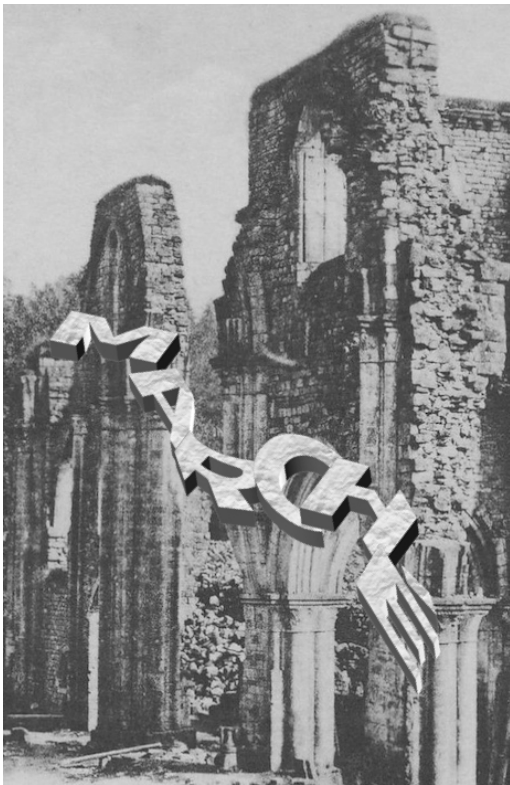
Mais la machine a fait en sorte que les biens et services deviennent en eux-mêmes le message. L'important en effet n'est plus la réalité d'un bien ou d'un service, ni l'utilité qu'on retire de leur usage, ni leur nécessité, ni leur signification, ni la disposition des ressources pour se les procurer, mais uniquement l'image de soi-même que donne le fait même de les posséder et de les utiliser. Le choix n'est plus de consommer ou non, mais de choisir entre les symboles qu'il faut détenir, les émotions qu'il faut vivre, les plaisirs auxquels il faut succomber. Notre salut passe par la consommation, nous susurre-t-elle. Elle va donc travailler le mieux possible pour nous inciter à consommer tant et plus toutes ces merveilles offertes à notre appétit en nous épargnant, bien sûr, toute réflexion critique.

La machine s'est donc essentiellement concentrée sur la forme du message, sur l'image d'un produit, d'un service, d'un événement ou les apparences des programmes de partis politiques, bref non pas sur les contenus, mais sur les sensations et les émotions qu'ils véhiculent et qu'il est indispensable d'éprouver si l'on veut participer pleinement à la vie de la société.

Extrait du chapitre « Les brise-lames »

...

Nous végétons, engoncés dans une véritable acratie . Nous n'arrivons pas à traduire notre prise de conscience, nos connaissances, les informations dont nous disposons en décisions politiques et en actes concrets, à provoquer une mise en œuvre massive et décisive des changements nécessaires, à bousculer les résistances et réticences de tout acabit, à transcender les intérêts particuliers au profit de notre survie à tous. En fait, les vagues de la transition se heurtent à nombre de brise-lames. Et il faut bien reconnaître qu'ils sont capables de provoquer le doute, l'incertitude et d'énerver la nécessité d'agir.



Extrait du chapitre « Le décide:retrouver l'audace d'espérer »

Le néolibéralisme n'est pas une théorie économique, mais bien une religion totalitaire. Elle a conféré au « MARCHÉ » immanence et transcendance et toute puissance sur la vie des sociétés humaines. Son bilan est calamiteux. La grâce divine du « Dieu marché » est l'argent. Son cortège traîne la sacralisation du profit, l'évasion fiscale systémique, un court-termisme systématique dans l'approche des problèmes, l'abandon de tout intérêt social dans le chef des entreprises, de leurs dirigeants et actionnaires, le mépris des travailleurs, la fêrule des intérêts privés sur le bien commun, les délocalisations des activités avec les désindustrialisations qui s'ensuivent et leurs ravages sociaux, l'abdication des souverainetés industrielles, alimentaires, scientifiques et des responsabilités de l'État dans la défense du bien commun, la croissance exponentielle des inégalités, la privatisation des gains et la collectivisation des pertes, la dégradation continue du climat et de l'environnement, une corruption insensée dans le fonctionnement de la société... Sa soif insatiable de profits nous impose des quêtes consuméristes affolantes qui nourrissent la désespérance. Nombreux sont d'ailleurs celles et ceux qui ne peuvent que rêver, rageusement, le nez collé aux vitrines des magasins. Elle a ainsi engendré d'immenses frustrations. Nous goûtons à la profonde amertume de l'injustice et l'espoir d'une vie meilleure, plus accomplie, s'évanouit. Cette religion nourrit ainsi les tentations d'abandon de la démocratie pour se réfugier dans le confort illusoire des populismes avec un repli frileux dans des identités fallacieuses, une fuite éperdue vers des régimes autoritaires et des « hommes forts » , l'émotionnel haineux des réseaux sociaux, l'évasion dans les mirages fumeux de soi-disant réalités alternatives.